

# ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

14 rue d'Assas – F-75006 PARIS  
☎ 33-(0)1.44.39.48.23 – ☎ 33-(0)1.44.39.48.17  
✉ archivesdephilo@wanadoo.fr  
🌐 <http://www.archivesdephilo.com>

---

## **BULLETIN CARTÉSIEN XLV**

*Archives de Philosophie*, cahier 2016/1, tome 79, Printemps, p. 165-224.

© Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays. Reproduction interdite.

dans son introduction (Plotin, Augustin, Thomas), mais dont on ne voit pas comment elles se rattachent à la conception cartésienne de la participation (p. 17-24). D., selon l'A., n'a pas voulu dévoiler cette notion de participation en raison de son caractère hérétique du point de vue de l'Église. Mais il est tout de même étrange que D. ait renoncé à expliciter un point si crucial de sa méthode, au moins parce qu'il contribue à gauchir une philosophie qui, révélée dans sa véritable nature, c'est-à-dire entée sur le socle métaphysique de la « participation », aurait dès lors plus à voir avec celle de Spinoza ou de Malebranche, comme l'indique la conclusion (p. 231), qu'avec celle que nous attribuons D. lui-même.

L'entreprise est donc ambitieuse, d'une grande audace argumentative, fondamentalement innovante, mais peine à dissiper tous les doutes que suscite sa radicalité.

Olivier DUBOUCLEZ

## 2.2. CARTÉSIENS

CASSAN, Élodie (éd.), *Bacon et Descartes. Genèses de la modernité philosophique*, Lyon, ENS éditions, 2014, 187 p.

Un questionnement à nouveaux frais sur les rapports de D. à Bacon (= B.) était devenu nécessaire après le renouveau des études cartésiennes et une fois mis en chantier le grand projet de l'*Oxford Francis Bacon*, dont six volumes sont déjà parus (sur quinze). A. Lalande, G. Milhaud, É. Gilson, il y a un siècle, avaient proposé une évaluation de l'héritage baconien chez D. Une mise en contexte, une identification des sources, un inventaire des parti-pris interprétatifs et de leurs coûts théoriques restaient à faire et É. Cassan s'y est attelée en convoquant à Paris en 2011 une large palette de spécialistes français, italiens et roumains, dont les contributions se trouvent ici réunies. La directrice de l'ouvrage livre dans un survol systématique les principaux champs conceptuels dans lesquels les rapports de D. à B. ont été saisis jusqu'à présent (« D'un usage herméneutique du couple Bacon Descartes pour l'histoire de la philosophie moderne », p. 11-22). Parole est donnée ensuite aux contributeurs de l'ouvrage, qui redéfinissent la question en fonction de leurs perspectives spécifiques. M. Fattori (« Francis Bacon et le culture française (1576-1625) », p. 25-47) se penche sur le séjour français de B., dans la suite de l'ambassadeur d'Angleterre, Amias Paulet, de 1576 à 1579, et tente d'en restituer l'ambiance intellectuelle et d'expliquer par ce séjour la présence du nom de B. dans les milieux libertins français de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette reconstitution est minutieuse et extrêmement utile. S'agissant de l'interprétation, plutôt que de s'engager dans la voie déjà explorée du « libertinage érudit », il nous semblerait plus prometteur de questionner d'éventuels rapports de B. et de Philippe de Mornay, qui pourrait bien se cacher sous les traits « d'un jeune Français de beaucoup d'esprit mais quelque peu bavard qui devint ensuite un personnage éminent », que B., dans l'*Historia vitae et mortis*, fait « invectiver contre la manière des Anciens et soutenir que si leurs âmes étaient visibles comme leurs corps elles ne seraient pas moins difformes » (*The Oxford Francis Bacon*, XII, p. 342-344). J.-P. Anfray (« Les *Géorgiques* de l'esprit : pouvoir de la rhétorique et faiblesse de la volonté selon Bacon », p. 49-68) tente de dégager une rhétorique de l'esprit chez Bacon, à travers une lecture fine et attentive des grands textes baconiens, qu'il rattache à la thérapie cognitive que le Lord chancelier préconise au moyen d'un double processus de réfutation des idoles et de prescription de nouvelles règles de découverte. La pensée protestante française reste assez méconnue et le *De*

*la vérité de la religion chrestienne* (1584) largement sous-étudié. Ch. Jacquet (« De l'histoire naturelle à la *mathesis universalis*: "Le grand appendice de la philosophie naturelle" chez Bacon », p. 87-99) et Ph. Boulrier (« Conception mathématique de la nature et qualités sensibles chez Bacon et Descartes », p. 69-85) tentent une approche de la place et du rôle des mathématiques dans le projet d'histoire naturelle, ainsi que dans les concepts baconiens de nature et de qualités sensibles, afin de faire mieux ressortir, par contraste, le rôle que D. assigne à la *mathesis universalis*. Dans un texte vertigineux, G. Giglioni (« The place of the Imagination in Bacon's and Descartes' Philosophical Systems », p. 101-113) compare la place de l'imagination dans les systèmes philosophiques de B. et D., en évoquant « *the dry light of the intellect (lumen siccum)* », qu'il ne faut pas tremper de « l'huile » des passions. Il y a ici clairement un B. pré-cartésien, même s'il est douteux que D. eût pu écrire que « la vérité du *cogito* est contre-intuitive, pour autant qu'elle présuppose quelque chose qui ne peut être imaginé : ma non-existence » (p. 104). C. Buccolini (« Mersenne et la philosophie baconienne en France à l'époque de Descartes », p. 115-134) donne la mesure exacte de la connaissance de B. par Mersenne, à mesure que ce dernier prend connaissance des ouvrages du Lord chancelier. Depuis la place que Mersenne assigne à B., parmi les novateurs s'inspirant des doctrines hérétiques (*Quaestiones celeberrimae in Genesim*, 1623, col. 1838), jusqu'à l'adoption de la classification baconienne de l'*Historia ventorum*, dans son *Ars navigandi*, publiée comme partie des *Cogitata physico-mathematica* (1644), le changement est de taille.

Trois dernières études traitent de la diffusion des ouvrages de B. en France. D. Jalobeanu (« The French reception of Francis Bacon's natural history in mid seventeenth century », p. 137-159) éclaire l'intérêt grandissant dans les années 1620 et 1630 pour l'histoire naturelle et s'appuie sur l'exemple d'une traduction anonyme de B., parue en 1631 à Paris, qui semble reprendre, très librement, *Sylva sylvarum* et *New Atlantis*, édités en Angleterre à titre posthume en 1626. Il s'agit probablement d'une version de Pierre Amboise, largement remaniée et abrégée, brossant aussi, par là-même, le portrait d'un Francis B. alchimiste, auteur d'une histoire naturelle des qualités et d'une théorie de la matière absolument nouvelles. Les écarts de cette présentation surprenante de la matière par rapport au texte d'origine forment l'objet de considérations intéressantes. C. Carabba (« La première traduction du *Novum organum* », p. 161-176) propose dans la même section une étude sur la première traduction en français du *Novum Organum*, dont le manuscrit se trouve à la BNF et dont il a récemment donné une édition critique publiée en Italie chez Olschki. Enfin, R. de Calan (« Comment un cartésien peut-il devenir baconien? », p. 177-187) donne un aperçu sur les usages du « baconisme » chez les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle en France.

Vlad ALEXANDRESCU

(\*) GARBER, Daniel, « Disciplining Feeling: The Seventeenth-Century Idea of a Mathematical Theory of the Emotions », in MCLARY, Susan, éd., *Structures of Feeling in Seventeenth-Century Cultural Expression*, University of Toronto Press, 2013, p. 19-34.

L'ouvrage collectif édité par S. McLary porte sur l'expression des émotions à l'âge baroque. Le but des auteurs est d'aborder le problème de la subjectivité au XVII<sup>e</sup> s. par une voie indirecte, en examinant les expressions des passions dans les arts et dans les sciences. La science moderne figure ici parmi d'autres disciplines en tant que moyen d'expression de la « subjectivité baroque ». Le volume est consacré notamment

aux représentations du corps et du temps dans les différentes expressions de la culture européenne de l'époque. Le lecteur s'intéressant à la diffusion et aux usages de la méthode et de la pathologie cartésienne liront avec profit l'étude de D. Garber, qui retrace brièvement l'histoire de la rencontre fructueuse, quoique paradoxale, de deux domaines du savoir du XVII<sup>e</sup> s., à savoir la science mathématique et la théorie des passions ; une histoire de la mathématisation de la philosophie qui remonte à Morin (*Quod Deus sit*, 1635) et aux *Rationes more geometrico dispositæ* et qui s'achève avec l'*Ethica* de Spinoza. Le traitement mathématique des passions s'inscrit dans le sillage d'un mouvement plus général de mathématisation et de mécanisation de la science physique. L.A. montre que l'une des principales contributions de Galilée à cette transformation des mathématiques mixtes a été l'invention d'un procédé géométrique capable de représenter le mouvement par des figures géométriques statiques. Chez Spinoza on retrouve la même visée, mais transférée à la représentation de l'inconstant des passions humaines par le biais des théorèmes géométriques. Spinoza aurait accepté l'idée de l'identité de l'âme et du corps pour des raisons pratiques, tout en refusant un matérialisme à la Hobbes, ce qui lui permet une première réduction des passions principales aux mouvements du corps. Cependant, à cette couche principale il faut en ajouter une deuxième qui porte sur les passions liées à la temporalité (notamment l'espérance et la crainte). La théorie de ces dernières se fait en réduisant le temps à une représentation statique (par analogie avec l'explication galiléenne de l'accélération). C'est surtout la théorie de l'imagination qui, dans l'*Éthique*, rend compte à la fois de la passivité de l'homme et de la temporalité représentée comme une série d'images. Selon G., S. oppose à l'imagination le domaine de l'activité pure de l'entendement qui aperçoit les choses *sub specie æternitatis*. La libération spinoziste impliquerait donc une opposition stricte entre physique et mathématiques, parallèle à l'opposition entre passivité et liberté. D'après G. les avancements de la science physique au XVII<sup>e</sup> siècle seraient donc un moyen dont Spinoza se sert mais qu'ensuite il abandonne pour revenir finalement à une conception platonisante des mathématiques et de la vérité.

Domenico COLLACCIANI

(\*) KOLESNIK-ANTOINE, Delphine, éd., *Qu'est-ce qu'être cartésien ?*, Lyon, ENS-Éditions, 2013, 620 p.

Issu d'un séminaire et d'un colloque tenus en 2006-2007 à l'ENS de Lyon, ce recueil témoigne d'une interrogation sur « la spécificité du cartésianisme dans l'histoire des idées » à partir de contributions sur « La fabrique du cartésien au XVII<sup>e</sup> siècle » (première partie) et sur les « Réceptions et transformations. Trois siècles de cartésianismes » (seconde partie). Leur objectif, qu'indique D. Kolesnik-Antoine dans son introduction, est (1) d'éclairer l'histoire du cartésianisme en recourant aux « lexiques de la réfraction, de la transformation voire de la construction, rationnelle ou imaginaire » de la figure de D. (p. 15) ; (2) de montrer comment cet éclairage lui-même « éclaire en retour les potentialités inscrites chez Descartes lui-même », car « cet effet de retour de la réception doit être pris au sérieux » (p. 16).

Le pari de cette tentative d'« histoire philosophique des idées » est bien d'être *philosophique* : il ne s'agit pas tant de retracer l'histoire de la figure de D. en un récit mêlant considérations philosophiques, historiques, institutionnelles, etc., à l'image de l'ouvrage classique de F. Azouvi (*Descartes et la France*, Paris, 2002) que de lancer des « coups de sonde » dans l'histoire de la philosophie en ayant soin de choisir

le mieux possible leur lieu : le résultat doit se donner comme un inventaire incomplet mais représentatif des avatars de la figure de D., de ses réappropriations et de ses déplacements. Saluons ce parti pris dont les produits sont plus instructifs que des perspectives cavalières, toujours arbitraires et rarement philosophiques. Il en résulte un ouvrage ambitieux (620 p. !) des contributions nombreuses (trente-quatre !) variées et riches, et quelques thèses fortes : (a) Être cartésien, au XVII<sup>e</sup> s., ce n'est pas tant être disciple de D. que faire valoir un certain *ethos* communicationnel (E. Méchoulan), une certaine pratique de la lecture (A. Volphiac) ou un certain rapport à la question du genre (M.-F. Pellegrin) ; (b) L'influence problématique du cartésianisme doit être recherchée dans les champs du savoir, tant en logique (J. Lagrée, E. Cassan) qu'en esthétique (F. Lamouche, O. Bloch, N. Guengoux), en théologie (A. Del Prete) aussi bien qu'en médecine (S. Carvalho), philosophie politique (N. Capdevilla) ou de l'éducation (Cl. Husser), en épistémologie (F. Pépin, V. Bontems, S. Roux). (c) On le voit, les figures de D. sont à chaque fois *ad hoc* : les lectures des cartésiens ou des anti-cartésiens construisent toujours « un certain D. » par le soulignement déformant de certains traits ; mais au-delà de ces figures, l'*être cartésien* se mesure à une certaine manière de « se tenir dans le monde », manière tantôt matérialiste, tantôt baroque, tantôt française, etc., mais, dirions-nous, toujours libre.

Mise à part la question de la toujours inégale qualité des contributions qui composent un collectif (et celui-ci n'échappe assurément pas à la règle), nous nous permettrons deux séries de remarques très générales.

(1) Tout d'abord, sur le plan de l'amplitude couverte par l'ouvrage et la pertinence de coups de sonde : (a) on doit se féliciter de la diversité des penseurs ici retenus, et même, parfois, de leur originalité ; on se réjouit de pouvoir lire dans le même volume des contributions sur la figure de D. chez Diderot, Tocqueville ou Husserl. On distinguera à cet égard deux types de communications : celles qui proposent des synthèses de travaux antérieurs et se veulent introductives à des auteurs ou des questions, suscitant les réserves ou les approbations qu'on voulait bien accorder aux travaux qu'elles résument (J. Lagrée sur Clauberg, H. Bouchilloux sur Pascal, O. Bloch sur Molière, etc.), et d'autres qui frayent des voies plus originales en France, soit par leur objet historique (M.-F. Pellegrin sur le féminisme cartésien) soit par les méthodes proposées (S. Roux sur la pertinence de l'étude des controverses en histoire du cartésianisme). – (b) On peut néanmoins s'interroger sur l'équilibre général du volume : une bonne moitié pour le XVII<sup>e</sup> siècle, une autre pour les XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> : (i) cette disproportion ne contredit-elle pas la proposition initiale selon laquelle le « second moment [...] ne se distingue [...] pas tant du premier par les méthodes que par la *diversité* des champs d'application d'un matériau identique » (p. 18, nous soulignons) ? (ii) Mais justement, le traitement de cette diversité elle-même se laisse malaisément identifier : s'agit-il d'une approche *thématique*, comme le suggère la p. 18 ? *auctoriale* et *chronologique* ? Les deux ? Mais alors suivant quelle logique ? (iii) Ajoutons que c'est bien cette seconde partie que le lecteur aurait voulu voir plus importante que la première, celle-ci n'étant pas exempte de redites (pas moins de trois contributions sur Leibniz) ni de propositions peu novatrices (par ex. sur Spinoza).

(2) S'agissant du projet lui-même, il est défini *par différence* et *par conséquence* : par sa différence d'avec les méthodes de « l'histoire de la philosophie classique » (p. 15, en vérité : de l'histoire de idées), c'est-à-dire étude des sources, philologie, etc. ; par sa conséquence : les différentes figures diffractées suscitent « un effet de

retour » en sorte que « ce qui arrive à sa philosophie [de D.] éclaire en retour les potentialités inscrites chez Descartes lui-même » (p. 15). C'est ici que nous exprimerons une certaine perplexité sur la présence de la différence et l'absence de la conséquence. (a) La présence de la différence : nous ne croyons pas qu'une histoire des idées puisse se passer d'un recours exact et minutieux aux données philologiques, aux sources, etc., ni même qu'elle se pense *contre* ou *sans* elles. Un ex. : s'agissant de « La critique spinoziste de Descartes », il est douteux qu'on puisse se contenter de faire observer que Spinoza « a eu l'occasion, outre ses lectures directes, d'être en dialogue étroit avec un certain nombre de personnes familières de la philosophie cartésienne, dans son cercle d'amis comme par le biais de sa correspondance » (p. 232). Car le lecteur ici demande : quelles *lectures directes* ? Quelles *personnes* ? *Correspondance*, mais avec qui ? La comparaison terme à terme n'est légitime, dans une approche d'histoire des idées, qu'appuyée sur des faits historiques, d'éditions, de réseaux, etc. Quels textes de D. Spinoza discute-t-il précisément ? Dans quelle édition, quelle langue ? Ces questions ne sont pas anodines ; l'interprétation proprement philosophique des auteurs les requiert ; l'article en question les laisse ouvertes. (b) Quant à l'absence de la conséquence, nous regrettons quelque peu que « l'effet de retour » invoqué en ouverture ne soit dûment illustré. Que les avatars de la figure de D. déploient les « possibilités » dont celle-ci était lestée, nous en sommes très profondément convaincu et c'est là un formidable programme de travail comme un principe méthodologique et heuristique fécond ; mais alors il faut traiter les auteurs étudiés comme autant de commentateurs qui nous permettent de revenir rétrospectivement à D. pour mieux le comprendre. Pareil retour n'est que très rarement, sinon jamais, opéré : on en apprendra sans doute beaucoup des différentes figures étudiées, mais point davantage de D. lui-même.

Pâtissant de cette double faiblesse (faiblesse informationnelle, en matière d'histoire des idées ; faiblesse spéculative, en matière d'interprétation de la philosophie de D.), ce collectif n'atteint que partiellement ses ambitions générales. Mais ce jugement ne porte que sur la ligne d'ensemble ; lui résistent certaines contributions utiles et vivifiantes, et l'impression invincible d'une certaine fraîcheur et d'une certaine vitalité émanant de la diversité des parcours ici proposés.

Dan ARBIB

SCHMALTZ, Tad, « Efficient Causation : From Suárez to Descartes », in SCHMALTZ, Tad, éd., *Efficient Causation. A History*, New York, Oxford University Press, 2014, p. 139-164

Divisé en deux parties (I. Suárez : 1. The Priority of efficient causes ; 2. Kinds of efficient cause ; II. Descartes : 1. Causal axioms ; 2. Causation in Physics ; 3. Interactionism), cet art. aborde un sujet complexe et ambitieux, imposant un traitement partiel de tous les points abordés. Soutenant que « *the notion of efficient causation that Descartes reformulated was in certain fundamental respect still a scholastic one* », le propos progresse avec cette connivence conceptuelle pour horizon constant. Ceci conduit l'A. à laisser dans l'ombre certains points propres à chacun des deux philosophes abordés, notamment, chez Suárez, la distinction entre conservation et concours divins (qui, en l'état, demeure obscure au lecteur). Signalons ici deux aspects proprement cartésiens qui pourraient dans le détail conduire à inverser la continuité repérée : le fondement de la thèse de l'identité de l'acte de création et de